

Paul Dervieux a parfois du bons sens, quoiqu'il soit avocat stagiaire.

Il envoya le bouquet avec les plus grandes précautions possibles.—Y eut-il un billet avec ?—En conscience, je l'ignore. J'avoue même que, si je le savais, je n'en sonnerais mot ; mais surtout, chère lectrice, je me garderais bien de reproduire ce que le crayon ou la plume aurait confié au papier pelure d'oignon. J'ai le tort d'être de ceux qui pensent qu'un billet d'amour est une chose mille fois plus sacrée qu'un billet à ordre.

A dix heures moins un quart, Paul Dervieux entra chez sa cousine. On le complimenta beaucoup sur son exactitude.

—A la bonne heure, petit cousin, lui dit le papa, te voilà en avance de vingt minutes. Allons, tu vaux mieux que ta robe ; tu méritais d'être soldat.

Clémence était devenue rouge comme une cerise de Montmorency, rouge de bonheur. Ceux qui aiment le bal comprennent cela à demi-mot.

Comme la voiture attendait au pas de la porte, on ne tarda pas à s'installer, le colonel sur une banquette, Clémence à côté de son père, et Paul Dervieux sur la banquette qui faisait face à la leur.

J'ai oublié de dire où se trouvait le bouquet d'azalées du Japon, et cependant c'est une chose essentielle à noter ; Clémence avait l'air de le porter à la main. En réalité, il reposait sur ses genoux.

Ces fleurs, nées sur une terre de feu, transplantées sur notre sol plus calme, mais toujours belles, la jeune fille les contemplait avec autant de plaisir que s'il se fût agi d'une parure de reine. De son côté, en voyant l'accueil qui était fait à son présent, le stagiaire se disait *in petto* :

—Je serai moins fier cent fois le jour où je gagnerai ma première cause.

* *

On se rappelle que ce petit drame se passait pendant le solstice d'hiver. L'hôtel de la tante à la mode de Bretagne était dans un autre quartier que celui de nos trois personnages. Pour y parvenir, il fallait aller de la rue du Helder au faubourg Saint-Honoré, très-brève distance sans doute ; mais, au bout de deux minutes, l'attelage suait à grosses gouttes, comme s'il eût été question de gravir le sommet des Cordillères. Le verglas avait rendu le pavé glissant sous le sabot des chevaux. On marchait sans avancer.

Tous tant que nous sommes, nous avons vu souvent Paris durant ces jours nocturnes et ces nuits souterraines de l'hiver. Vainement la prévoyance municipale multiplie les lumières ; un brouillard opaque, contrefaçon du ciel anglais, dévore le gaz hydrogène lui-même. Dans l'ombre, un réverbère n'apparaît plus que comme un petit point rouge, d'un aspect sinistre. Au milieu de la chaussée des boulevards, sur la lisière des trottoirs, des promontoires d'une neige souillée et gluante servent de pierre d'achoppement à tout ce qui va et vient. Le flâneur, d'ordinaire si gai, couvert des plis de son manteau, le nez enfoui dans une bande de cachemire rayé, glisse et se sauve le long des murs, en faisant claquer ses dents. Vous diriez des fantômes d'Anne Radcliffe qu'on aurait tirés du suaire de leurs in-douze pour les lâcher sur l'asphalte.

Hélas ! je n'ai rien dit encore, puisque je n'ai pas parlé de ces pauvres dont la saison rigoureuse décuple toujours la misère.—Méry a proclamé un jour une grande vérité, ignorée des faiseurs de statistique. Il a écrit : « A Paris, le froid fait plus de martyrs en quinze jours, que Néron et Dioclétien n'en firent à Rome durant tout leur règne. » Vous connaissez les fantômes qui passent et qui murmurent en courant ; « Ah ! mon foyer ! — Ah ! mon poêle ! — Ah ! mon lit, sous les tuiles de la mansarde ! » etc.

Ceux qui sont muets et mornes, tous ceux qui tombent épuisés sur la dure et qui y restent sont nombreux aussi. Tous les âges, tous les sexes, toutes les professions donnent des victimes au froid. Qui n'a vu la charmante et terrible lithographie de Gavarni, qui fait voir deux enfants, à demi-nus, assis tremblants sous

une porte ? L'artiste a crayonné au bas cette légende trop vraie : « Ils ne dîneront pas ce soir. » Il pouvait multiplier cette cruelle image, en variant les figures, en posant là des vieillards et des femmes.

Je prévois qu'on va m'arrêter ici et me dire : « Voilà assez de choses noires comme cela ; revenons, s'il vous plaît, à vos fleurs. » J'y reviens justement, mais il était indispensable de passer par ce pénible sentier, comparable aux cercles de l'enfer du Dante.—Tout près de l'hôtel où la voiture aux azalées du Japon se rendait, dans la pénombre ménagée par les falots, s'agitaient par moments une femme.

Juste ciel ! était-ce bien une femme ?—Non, cette malheureuse créature n'avait plus ni forme, ni ton, ni couleur : c'était une pauvresse.

Ne vous récriez pas ! Cette femme avait été jolie, peut-être ; mais la misère, ayant passé par là, y avait laissé son ineffaçable empreinte. Des chairs terreuses, un œil cave, des lèvres pâles ; puis, à partir du buste, rien qui soit de l'être humain—des haillons tournés autour d'elle, lambeaux sur lambeaux, et des pieds nus en hiver, pendant qu'il neigeait. En ce moment, ma plume hésite, et pourtant il faut tout dire. Elle portait sur son bras gauche un enfant. Pauvre enfant ! il était chétif, malingre, ridé. Il ne souriait pas. Il n'a peut-être jamais souri. Comme la mendicité est interdite, et à bon droit, il voit presque chaque jour rudoyer sa mère par le passant ; il l'entend lui chanter des chansons supplantes qui navrent l'âme ; il a souvent des larmes sur le visage, et quand, par un jour de décembre, les fontaines sont prises, il n'a peut-être bu que les pleurs de sa mère. Ce soir-là, ce groupe faisait mal à voir, surtout à la porte d'un hôtel d'où l'on commençait à entendre la ritournelle du bal.

N'allez pas croire que ce soit pour faire des déclamations contre les hautes classes que j'écrive cela. Non, Dieu m'en garde ! Mais j'ai trouvé ce fait sur mon passage et je le montre au doigt. D'ordinaire, quand ces silhouettes fatales du pauvre apparaissent aux riches, c'est à la suite de quelque rêve pénible. Alors, si la jeune mère s'éveille en sursaut, son premier coup d'œil est pour l'enfant rose et blanc qui sommeille à côté d'elle dans un berceau d'ébène, parsemé de langes brodés et de dentelles, et, comme l'idée de l'infortune d'autrui voltige, semblable à une mouche importune, jusqu'à ce fils bien-aimé à qui rien ne manque ce soir, mais à qui, dans un temps où le sort a tant de caprices, tout peut manquer demain ; alors la jeune mère se dit : « Ah ! si elle était ici, cette pauvre femme, si je la voyais près de moi avec ce pauvre enfant qu'elle serre contre ses mamelles desséchées, je calmerais d'un coup toutes ses peines. Je lui donnerais ma chaîne d'or, je lui donnerais, ô mon fils ! la petite cuiller de vermeil avec laquelle je remue l'eau sucree qui étanche ta soif. » Dans la rue, c'est-à-dire en pleine réalité, ces élans de charité sont toujours persistants, mais moins vifs. On jette entre des doigts osseux une menue pièce de monnaie, et tout est fini : c'est qu'on s'est dit : « Si chacun en fait autant, la pauvre femme rentrera ce soir heureuse chez elle. »

La portière de la voiture était ouverte ; Paul Dervieux venait de descendre et mettait pied à terre ; Clémence allait l'imiter. —Ma belle dame, la charité, s'il vous plaît ! dit une voix qui était à peine de ce monde. Clémence frissonna.

Jamais encore la lèpre de la pauvreté ne s'était révélée à elle sous une forme si repoussante. La jeune fille se rappelait d'ailleurs la divine parole de celui qui naquit dans une étable : *Date eleemosynam* : faites l'aumône ! Elle se rappelait encore les beaux vers de Victor Hugo sur le même sujet, vers qui enrichiront la mémoire des hommes tant que le monde sera monde.

La voix reprit :

—Ma belle dame, j'ai froid, j'ai faim, et je n'ai pas encore éternué.

L'enfant pleurait.

Troublée autant qu'émue, Clémence chercha sa bourse ; mais, par suite de la plus malheureuse des imprévues, elle l'avait oubliée. Elle se rappela que, pressée qu'elle était de se rendre au bal, elle ne s'était point munie de son aumônière.

En ce moment le colonel, à demi endormi, se frottait les yeux, cherchant à comprendre ce qui se passait.

—Ma belle dame, vous ne partirez pas sans m'avoir donné ! Ma belle dame, la charité, s'il vous plaît ! répéta la voix.

—Ah ! une idée ! dit Clémence.

Et, tendant son bouquet d'azalées à la pauvresse, elle lui montrait de la main Paul Dervieux, son cousin.

—Tenez, reprit-elle, vendez ces fleurs à monsieur, qui vous les payera vingt francs, ce qu'elles valent.

Machinalement, sans trop savoir ce que cela signifiait, la mendiante obéit ; le cousin venait de comprendre. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il avait tiré de son portefeuille une pièce d'or et avait racheté les azalées du Japon.

—Les femmes d'aujourd'hui ont d'étranges caprices ! s'écria le colonel. Donner un bouquet à une mendiante, un bouquet de vingt francs ! Voilà une chose qu'on n'aurait jamais faite de mon temps ! On venait de traverser le seuil de l'hôtel.

En entrant dans la salle de bal, Clémence se pencha légèrement à l'oreille de l'avocat stagiaire, et lui dit :

—Tout est bon à donner, mon cousin, à celui qui veut faire l'aumône.

Cette parole de la jeune fille est de celles que les anges recueillent en souriant d'aise, et qu'ils vont déposer au pied du trône céleste avec un doux batttement d'ailes.

PHILIBERT AUDREBRAND.

MÉLANGES

UNE JEUNE FILLE ET UN SERPENT

Flora Agnew, une charmante enfant de onze ans, vient d'échapper à un danger dont elle ne perdra pas de sitôt le souvenir. Elle était en villégiature chez son oncle, M. Burns, à deux milles de Hunter Range, Pensylvanie, et accompagnait souvent les vaches aux pâturages, en compagnie de sa cousine, une petite fille de son âge.

Cette dernière étant indisposée, Flora se rendit seule dans la prairie et, comme elle était lasse de la marche, elle s'étendit sur l'herbe. Elle y était à peine qu'un énorme serpent noir se mit à ramper dans sa direction, l'atteignit et s'enroula autour d'elle. La pauvre petite, affolée, se mit à courir en poussant des cris de terreur et finit par s'évanouir, éprouvée de fatigue et glacée d'épouvante.

Pendant ce temps-là, le monstrueux reptile avait resserré ses anneaux et menaçait d'étrangler sa victime. Heureusement, M. Burns avait entendu les cris de sa nièce, accourut vers elle, et la dégageait en tuant le serpent. La hideuse bête mesurait plus de six pieds.

LE BLÉ-D'INDE COMME FOURRAGE VERT

Un champ de blé-d'Inde ensémené dru pour fourrage vert, fauché au moment où la panicule paraît, présente la prairie la plus élevée, la plus abondante et la plus nourrissante qu'il soit possible d'obtenir, et devient, pendant une grande partie de l'été, une des principales nourritures des chevaux soumis au travail.

Tous les bestiaux mangent ce fourrage vert avec plaisir ; c'est un des meilleurs aliments qu'on puisse leur offrir ; mais pour qu'il en soit ainsi, pour les veaux principalement, qui en sont avides, ainsi que les autres bestiaux, il faut nécessairement qu'il ait été semé bien dru, et que les tiges en soient fauchées de bonne heure, ou broyées un peu lorsqu'elles sont durcies. On pourrait aussi convertir cette herbe en fourrage sec pour l'hiver, mais l'épaisseur des tiges en rend le fanage long et très-difficile, et il est toujours plus avantageux de le consommer en vert.

Des expériences faites avec tous les soins que comporte le sujet, ont démontré que ce fourrage ne peut remplacer la nourriture au tréfle, par exemple, qu'en doublant la dose. Or, les vaches qui se nourrissent à discrétion de blé-d'Inde frais perdent de leur lait, ce qui prouve que cette nourriture n'est pas suffisante, parce que les principes nutritifs sont dispersés sur une trop grande masse.

Il faut donc, pour les animaux qui travaillent ou qui produisent, comme pour toutes les nourritures vertes, l'associer avec un tiers de ration de fourrage sec plus riche que le blé-d'Inde.

ANECDOTE

Il est question aujourd'hui de la création d'une société internationale de tempérance. Rap-

pelons, à ce sujet, la singulière aventure du président d'une de ces sociétés aux Etats-Unis.

Mathias Wilson, marin irlandais, était embarqué sur un navire parti de la Martinique à destination de Southampton. Pendant la traversée, il fut mis au cachot pour fait d'ivresse avec récidive ; Mathias avait trouvé fort simple de percer dans la cale des pièces de rhum et d'en comparer les différentes qualités au moyen d'un chalumeau.

Une fois au cachot à fond de cale, l'Irlandais, en tant que dans l'obscurité, toucha un tonneau. Au moyen d'un clou, il perça la pièce et y appliqua son chalumeau. Il eut toutes les peines du monde à comprimer un cri de joie ; le liquide qui lui arriva aux lèvres était du rhum, le meilleur rhum qu'il eut jamais goûté. Mathias, à partir de ce moment, chercha le moyen de se faire maintenir au cachot et, à force d'insolence, il y arriva.

Pendant les trente jours que dura la traversée, il s'enivra régulièrement. Enfin, le jour de l'arrivée, les matelots descendus dans la cale pour mettre en état les chaînes de l'ancre le trouvèrent en train de jouer du chalumeau dans la pièce.

—Que fais-tu là, misérable ? hurla le quartier-maître, tu ne respectes pas même la mort, ivrogne !

Le tonneau de rhum servait en effet de cercueil à un richissime planteur de la Martinique, dont on transportait le corps en Europe.

Mathias Wilson, guéri à jamais de l'ivrognerie, est devenu président de la société de tempérance de sa ville natale.

LA GRIVE CHANTEUSE

La grive est un oiseau de couleur générale gris-brun pour les parties supérieures du corps, gris-cendré pour les inférieures. Le devant du cou, la gorge et la poitrine sont d'un blanc tirant sur le roux. Le mâle et la femelle sont assez difficiles à distinguer l'un de l'autre ; sur la tête du mâle on remarque une raie d'un blanc rosâtre qui passe au-dessus des yeux, raie absente de la tête de la femelle. Les grives comptent parmi nos plus agréables chanteurs du printemps et de l'été. Ceux de ces oiseaux qui n'ont pas quitté nos pays à l'entrée de l'hiver, mais se sont rapprochés des habitations humaines et se sont réfugiés dans les haies, commencent, dès que se font sentir les premiers rayons du soleil printanier, un chant varié, doux et agréable qui se continue de mai jusqu'en août. C'est à cause de ce chant que la variété de grive qui n'émigre pas a reçu le nom de grive chanteuse. Perché sur la cime d'un grand arbre ou sur le tronc d'une forte branche, l'oiseau mâle reste des heures entières immobile, charmant les environs de ses chants. Ceux-ci sont des plus variés, agréablement coupés des notes graves du contralto qui résonnent avec puissance, de gazolements à demi-voilés et de fusées de notes qui s'élèvent, se succédant avec rapidité jusqu'aux notes aiguës du soprano. Lorsque s'est passée la saison du chant, l'oiseau ne fait guère plus entendre qu'un petit zipp-zapp fréquemment répété.

Non seulement la grive est un oiseau chanteur, mais c'est un grand destructeur de vers, de limaces, d'insectes de toute nature. Les grives sont donc pour nos champs, nos vergers et nos potagers d'utilles auxiliaires, d'actifs, zélés et charnians défenseurs.

Le nid de la grive est généralement placé dans un buisson, mais quelquefois il est posé sur une branche d'arbre, à une hauteur d'environ trois ou quatre mètres, et adossé au tronc. Il se compose d'une enveloppe semi-sphérique de mousse et d'herbes sèches, tapissée intérieurement de brins de paille et de bois pourris liés ensemble avec de l'argile pour former une couche dure et résistante, une espèce de plate-forme en carton-pâte, lisse et dure, sur laquelle la femelle dépose quatre ou six œufs d'un bleu pâle avec quelques glacis de vert et quelques points rouges et noirs.

S pour le naturaliste et l'ami de la nature, le nom de la grive évoque la pensée d'un oiseau chanteur, pour la plupart d'entre nous, n'est-ce pas une idée de gourmandise qu'éveille ce nom ? La grive est, en effet, l'un de nos meilleurs gibiers.

Disons, à la décharge de cette gourmandise, que la chair de la grive est non-seulement un excellent manger, mais qu'elle est réputée de digestion facile, imprégnée d'un suc nourrissant et par suite très-salutaire aux convalescents à qui les médecins les ordonnent volontiers.

Les Romains, nos maîtres dans tant de vices, recherchaient les grives avec une espèce de passion et ne craignaient pas de s'engager dans des dépenses très-fortes pour faire construire et entretenir des grivières.

On appelait ainsi des pavillons voutés, garnis intérieurement de juchoirs, avec portes très-basses et un nombre restreint de fenêtres. Les grives ne pouvaient donc voir ni la campagne, ni les autres oiseaux, rien enfin de ce qui aurait pu éveiller leur instinct de liberté, et les distractaires de ce qui devait être l'occupation de leur vie, c'est-à-dire l'engraissement le plus prompt et le plus complet possible.

Quant au régime nutritif des prisonniers, il était combiné pour communiquer à leur chair la plus grande finesse : il se composait d'une bouillie de farine et de figues pétées ensemble, de baies de lentisque, de myrte et de lierre. Aux approches de leur terme fatal, les malheureuses captives recevaient une nourriture encore mieux choisie ; puis, séparées de leurs compagnons, elles passaient aux mains des chefs de cuisine.